CENTRE INTERNATIONAL DU
PHOTOJOURNALISME
PERPIGNAN

Synopsis / Préface Pierre Rabhi éditions Lamartinière
Pastorale Africaine – HANS SILVESTER

La première fois que Hans Silvester, en compagnie de mon ami Bernard Cheviliat, m'a fait l'honneur d'une visite sur notre ferme, la première impression qu'il m'a faite est qu'il est, si je puis dire, un « regardeur » profond. Il n'est pas alors question de simple observation et les magnifiques images dédiées aux enfants bergers témoignent de cette assertion.
L'ouvrage, par son caractère visuel, se suffit à lui-même et toute considération intellectuelle, plutôt que la servir, risque de le dénaturer.
C'est cependant ce à quoi m'obligerait une préface, si je me contentais de la description d'un ressenti profond, un témoignage suscité par la contemplation de l'ouvrage.
Comment être insensible à la magnifique connivence plus qu'affectueuse entre de rudes bovidés et de fragiles enfants en charge de leur gouvernance de bergers ?
On se demande qui veille sur qui, qui garde qui dans cet amalgame où puissance et fragilité trouvent par amour un point de convergence jusqu'à l'harmonie.
Cette harmonie est une essence transcendant la norme ordinaire et se situe dans un temps qui semble aboli.
Elle nous met en présence de ce paradis perdu où humains et créatures ne s'opposaient pas, ne se détruisaient pas.
En évoquant cette réalité dont de nombreuses cultures dites primitives ont témoigné, je me demande si je ne m'illusionne pas. Cela est pourtant attesté par ce que l'anthropologie nous laisse comprendre. Le sacrifice des animaux n'est que pour survivre, et la gratitude qu'il suscite en exalte le caractère sacré. Nous sommes dans la simple application d'une loi rigoureuse où la vie doit se donner à la vie pour demeurer, perdurer, se transmettre. Voir la docilité avec laquelle les vaches donnent leur sang est un autre indice. Je dis souvent pour ne pas entériner la fameuse « loi de la jungle » sans cesse invoquée pour dénoncer la violence humaine, qu'un lion tue l'antilope pour survivre, mais n'a pas de banque ni d'entrepôt d'antilopes pour faire du profit.
La prédation humaine a atteint aujourd'hui une amplitude dont la gravité menace de plus en plus terriblement le prédateur.
L'une des caractéristiques du monde dit moderne est d'avoir rompu et profané la création. Même les religions monothéistes ne cessent de le proclamer, aves des envolées lyriques, le caractère sacré de la planète comme œuvre divine mais ne font pas grand-chose pour lui épargner cette profanation. Par ailleurs en contemplant l'ouvrage de Hans, on comprend mieux la raison pour laquelle certaines cultures primitives ou non ont particulièrement voué à la vache une importance sacrée. La puissance et la placidité réunies donnent le sentiment d'un temps aboli, un goût ou un avant-goût d'éternité.
Ayant eu une vache sur notre modeste ferme, j'ai eu l'occasion d'être fasciné par son étrange comportement sur fond d'infinie patience. Hélas, toutes ces considérations semblent désuètes dans un monde où le fusil est devenu le hideux emblème du meurtre, sans compter tous les outils à tuer qui grèvent les budgets des États, alors que les

détresses humaines ne cessent de s'amplifier sur notre planète-oasis. La dévotion à la mort au détriment de la vie est bien l'indice de l'inintelligence humaine qui confond ses prodigieuses aptitudes avec la lucidité, seule en mesure de ne pas réduire en faillite abyssale ce que l'on nomme avec suffisance le progrès. Quel progrès ? Roule en voiture ? Voler dans les airs ? Consommer sans mesure de recourir aux anxiolytiques pour ressentir la joie qu'on ne cesse d'anéantir et d'édulcorer par le divertissement produit à l'échelle industrielle par une humanité de plus en plus incarnée par ces prétentions libératrices.
Une société peut être jugée en fonction de la condition qu'elle réserve aux créatures innocentes.
Celles-ci sont aujourd'hui ravalées à des pourvoyeuses de protéines que la rationalité sans âme a réduit à des beefsteaks ou à des fabriques de lait et ses dérivés en les confinant à en grand nombre dans ces espaces exigus. Elles rêvent sans doute de la vastitude des prairies verdoyantes où la nature les a fait advenir. Il est difficile de croire dans ces conditions à la vache qui rit !
Quand à la faune sauvage, l'être humain en fait des créatures fusillables à merci pour les prouesses et les divertissements. Les éléphants meurent de leurs défenses, d'autres animaux de leur pelage comme trophée qui sied aux élégantes dans les soirées mondaines. Les plaintes et griefs d'animaux contre les êtres humains devant le tribunal de la compassion sont infinis. De leur adulation parfois pathétique comme remède à l'ennui et à la solitude jusqu'à la brutalité la plus cruelle, les créatures compagnes nous invitent plus que jamais à la réconciliation affectueuse.
Car, si elles viennent à disparaître, c'est d'ennui que nous mourrons. Du hors-sol que l'humain s'est librement infligé à lui-même avec ses monstrueuses cités au hors-sol qu'il applique aux animaux le temps de la libération est sans doute venu. Ce sont toutes ces considérations qui ont envahi mon esprit à la contemplation des images de Hans Silvester. Je le remercie du fond de l'âme, ces considérations sont ce qu'elles sont, mais sont profondément sincères... Souhaitons que la compréhension et la compassion l'emportent sur la curiosité des hordes touristiques en mal d'émotion. Que le respect pour les enfants bergers soit avec nous et avec notre esprit !

Pierre Rabhi
Montchamp, mai 2015